

Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 34

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI



d'après F. Rouge

Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRÛN**, Lausanne
Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement { Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.
Compte de chèques postaux **II. 1160**

Annonces { 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

D'une semaine à l'autre.

LA VAUDOISE

CN a parlé abondamment de toutes les femmes suisses. On a tracé des portraits, vanté les yeux clairs de celles-ci, le nez retroussé de celles-là.

Mais on a presque toujours oublié la femme vaudoise...

Et pourtant...

Et pourtant, elle a un type qui la met bien à part de la Neuchâteloise, par exemple. Ou de la Valaisanne. Les peintres vaudois en ont brossé des tableaux : qui, pour n'être pas très représentatifs de ce type, n'en sont pas moins suggestifs.

D'abord, elle est brune, le plus souvent ; brune de cheveux et de regard. On trouve, bien sûr, aussi des yeux bleus et des cheveux blonds — on en trouve même des roux — mais celles que j'ai rencontrées le plus souvent étaient brunes, grassouillettes, jolies et souriantes. Car le sourire est une des particularités de la Vaudoise. Elle sourit en tous lieux, en toutes occasions et à tout propos. Et comme elle a, en général, les plus jolies dents du monde, ce sourire est l'un des plus avenants qui soient.

La Vaudoise a, outre cela, des particularités autres. D'abord, elle est travailleuse ; très. Ensuite, elle est artiste. Enfin, elle est patriote. Nulle part plus que dans nos villages, la femme ne se voue aussi entièrement aux petits arts sans prétention qui ont été inventés pour son agrément.

Chaque jeune fille est d'un chœur quelconque ; et, dans un pays où la vie locale est intense et l'esprit de clocher solidement ancré, les sociétés féminines de chant jouent un rôle de premier plan.

Et puis, pour terminer le portrait, disons aussi que la Vaudoise babille. Ah ! pas plus que la Neuchâteloise ou que la Valaisanne, bien sûr. Mais pas moins non plus. On connaît, ici comme ailleurs, les réunions autour de la fontaine ou chez la mercière du coin. Et, c'est en cela peut-être qu'elle est Suisse avant que d'être Vaudoise.

Et qu'importe, après tout, que la langue soit bien pendue, si le cœur est bien accroché, hein ?
F. J.



COUMEINT GATOLLION S'E REVEINDZI.

VO n'ai pas z'u cogniu Gatollion, d'ao Tsamp-Riond ? L'avâi d'ao bin âo sê-lâo : quauqu' tsamp, on bou, on par-tset de vegnê et on livret à la Tiaisse d'épargne. Mâ l'avâi assebin onna fenna que lâi fasâi totê et que l'avâi onna leinga de serpeint. Ma fâi, lâi avâi prâo soveint d'ao grabudzo à l'hotto, et lè z'assietê ne lâi dourâvânt pas grand tein... câ Gatollion nîrê pas d'un caractère tant coumoudo.

On dzo que l'homme et la fenna s'étant eimpougnî plîie rîdo que lè z'autro iâdzo, la fenna crie à son Gatollion :

— Hé, se t'è pouâvê pi crêvâ ! Nion ne te regretterai !

— Ah ! te lo crâi, fâ l'homme. Vâo-tou frêmâ qu'on vâo me regrettâ quand sarî moo ?

Et sêde-vo cein que Gatollion l'avâi imaginâ po sê fêre regrettâ ? L'a baillî dein son testameint tota sa fortèna à sa fenna, à condechon que sê remâryê !

— Ao meinte, desâi lo vaudâi, l'âi arâ dinse on homme po m'è regrettâ !
Sami.

SU LO CERESI

MA fâi, sti an, l'ay a pas gras por lés cerises. Et lés ceresîs, soveint fresîs et minâblios, ant trîsta mena.

Dein sta seison, onna vèprâ-mâ l'ay a grand-teins — l'étant doûs su on gros ceresî. Henri couîlessâi lo coutset, que n'étâi pas quemoûdo. Charles, ein deso, oyessâi à tot momeint on mîmo bruit. Savâi prâou cein que l'étâi, mâ dè-manda ein lèveint lés gés :

— Qu'ê-te que l'ay a per lez d'amont, Henri, qu'on où adî clîiau débordnâies ?

— N'ê rein, Charles, dese l'autro ; l'è on vîllio tenerro qu'étâi restâ aguêlî su n'a besse ; et ora, tsî dinse pur petits bocôis. N'osse pas pouaire ; ne paou rein fêre dé mau.

On coup d'pierra plîe liein, lo vesin Jules, assebin su on ceresî, laou cria :

— Hé ! vos doûs, qu'ay vos dant tant à rire lez ?

— L'ê mé, reinvouya cî baougro d'Henri, l'ê mé que racontô à Charles lo prîdzo dé demeindze. T'e comprens, li, que n'a rein d'écheint, cein l'amuse !

La bouna recafâye que firant cliau trâis côs !
A. Tsîvos.

Dans les Grisons.

LA BASSE-ENGADINE

LA plu durant la nuit. Mais, avec les premières lueurs de l'aube, les brouillards se dissipent, ils se replient comme des rideaux de mousseline et laissent apparaître cette belle vallée d'Engadine, qu'on ne voit pas dans son ensemble à cause des méandres de la rivière, mais qui s'offre au voyageur en une succession de petits tableaux à la fois étranges et variés.

Le petit train électrique court dans une large vallée rappelant, à s'y méprendre, le Pays d'En-haut. L'Inn, au cours sinueux, roule des eaux d'émeraude à travers de grasses prairies. Les paysans fauchent leurs foins. Dans l'après-midi, ils viendront les récolter avec de grands filards qu'ils entasseront ensuite sur de petits chars à échelles traînés par un cheval ou un mulet.

Des villages apparaissent. Leurs toits bruns ou rouges mettent une note gaie dans tout ce vert. Ils se serrent autour de l'église à la flèche élancée et les façades blanchies à la chaux sont percées de petites fenêtres en forme de meurtrières, protégées, ici et là, d'un grillage ornementé.

Et ces villages portent des noms chantants, dans la langue harmonieuse du pays. Ils s'appellent Scafs, Zuz, Madulein et Ponte-Campovasto.

Les prairies montent parfois très haut sur les pentes. On distingue leurs taches vertes dans la

grisaille des mélèzes. Plus haut encore, ce ne sont que parois rocailleuses, névés, éboulis et pics vertigineux. Voici le Piz d'Esen, borne formidable posée à l'entrée du Parc National. Puis le train entre en gare de Zernez, la pittoresque bourgade dominée à la fois par son église et le vieux château de Wildenberg.

C'est là qu'il faut descendre si l'on veut parcourir une des contrées les plus sauvages du Parc. Un sentier étroit zigzague dans les mélèzes. Il monte très haut, jusque tout près d'un sommet abrupt. De là, on jouit d'un panorama merveilleux sur tout le Val Cluozza dont la rivière vagabonde descend des névés du Piz Quaternals et du Piz del Diavel pour creuser ensuite des gorges profondes dans la roche friable. Pas de chemin de fer, pas de route, pas d'hôtel ; seulement un blockhaus — sorte de cabane alpestre où l'on peut se restaurer et reprendre haleine avant de poursuivre sa course. Les voyageurs qui tiennent à éviter les fatigues, peuvent traverser le Parc national en auto-car par la route de l'Ofen. Il s'en vont ainsi jusque dans la vallée de Munster, cette lointaine terre suisse qui, du pied de l'Umbrail, pénètre dans le pays d'Italie. Ils voient le Parc à la façon d'un touriste qui prétendrait connaître le Valais pour l'avoir traversé de Brigue à St-Maurice en express.

Au delà de Zernez, le train oblique vers le nord ; il s'arrête à Sûs, le joli village curieusement situé dans un étranglement de la vallée, à l'endroit où débouche la route de la Flüela puis, tantôt traversant des tunnels, tantôt passant sur des viaducs, il atteint la dernière contrée de la Basse-Engadine. Contrée féodale. Partout des ruines glorieuses, des murailles crénelées et de vieilles tours attestent que l'Engadine a connu, comme tous les Grisons d'ailleurs, les luttes à main armée. Elle a subi les invasions ; elle a combattu pour son indépendance. Le plus beau témoin de cette époque est, sans contredit, le château de Tarasp, lequel se dresse là-haut, tout là-haut sur sa colline rocheuse. Véritable nid d'aigle, il possède encore son donjon qui domine les toits des bâtiments voisins, sa cour, ses remparts et son chemin de ronde. Il attire tous les regards, surtout à cette minute, où les rayons du soleil lui donnent tout son éclat. Montagnes, vallées, pics chenus, forêts de mélèzes, rivière écumante, tout disparaît. Il n'y a plus que ce glorieux château-fort, symbole de puissance et de grandeur, magnifique synthèse de tout un passé à jamais disparu.

La dernière station de la ligne ferrée est Schuls — en romanche Scuol. Un peu en contrebas de la gare, on aperçoit le village accroché à la pente. Au premier plan, voici les hôtels et les pensions qui forment une seule agglomération avec Tarasp. Les établissements de bains sont au fond de la vallée, au bord de l'Inn qui, en cet endroit, creuse des gorges profondes. A une faible distance des « palaces », on distingue nettement le vieux village de Schuls dont les maisons grises se transforment peu à peu. Encore quelques années, et il ne restera plus rien de ces demeures rustiques. L'industrie hôtelière aura tout transformé, tout absorbé.